

# La causalité langagière

L'EuroFédération de Psychanalyse rassemble quatre Écoles d'orientation lacanienne de l'Association mondiale de psychanalyse – l'École de la Cause freudienne, la *New Lacanian School*, la *Escuela de Psicoanalisis* et la *Scuola Lacaniana de Psicoanalisi* [1]. Elles ont décidé, il y a déjà maintenant plus d'un an, de tenir leur prochain congrès international, PIPOL 9, sous le titre – *L'inconscient et le cerveau : rien en commun*, se situant déjà en prise directe avec le réel du discours courant actuel.

C'est un titre qui engage, puisqu'il pose une thèse. C'est une prise de responsabilité de le dire. Au vu du discours courant d'aujourd'hui, qui traverse d'ailleurs une partie non négligeable du champ de la psychanalyse elle-même, il était urgent que nous le disions et le posions comme tel, dans un congrès international. Il s'agit ici de démontrer pourquoi il y a cette urgence. Il faut la remettre dans le contexte du processus de quantification de l'humain et de la civilisation qui poursuit sa marche en avant. Toute qualité, afin de rentrer dans le signifiant-maître de la production, doit être mesurable, évaluable, comparable et, pour être manié dans cette dimension, se doit d'être chiffrée – de façon plus ou moins complexe. Les progrès de la technique le permettent toujours plus. Le champ dudit mental, et des affects, ne sont désormais plus épargnés. Les techniques de résonances magnétiques et la puissance des collectes et d'analyse de données dessinent maintenant de plus en plus un nouveau réel : celui de la chimie et de la biologie du cerveau. Jacques-Alain Miller l'a appelé, le neuro-réel. Il permet à la science de fonder de nouveaux espoirs et de tenir de nouvelles promesses dans le registre de la *causalité organique*. Elle existe pour certains champs, où les progrès sont heureux et notables. Mais elle vire parfois au ridicule, et se révèle d'une faiblesse notable – paroles de neurobiologistes – concernant d'autres

champs. On est effaré des conclusions qui sont parfois tirées pour le domaine de l'humain de ces recherches qui brassent des subventions et des fonds qu'on n'imagine pas. Ce faisant, le fol espoir d'obtenir une garantie chiffrée de l'être se meut petit à petit en idéologie. Cette dernière tend à vouloir s'imposer par des officines et les administrations, tout heureux d'y croire à une possible maîtrise sur ce que Freud a isolé comme *malaise dans la civilisation*.

Ces avancées techniques couplées aux projets rééducatifs, quand ils virent à l'idéologie, rabattent, ravalent, réduisent l'ensemble de la dimension du psychique sur le neurologique. Surtout, elles ont comme effet, c'est même un postulat de taire ce que nous appelons la dimension du symptôme, en lui ôtant toute portée de signification, et de vérité – c'est d'ailleurs ce qui produit, par un effet de retour dans le réel, le nouvel essor de la religion, voire des pratiques ésotériques, où se retrouve la dimension du sens de l'être que la science forclos. Le lapsus, le rêve, et les symptômes en général, ne parlent pas pour le neuro-cognitiviste. Ils n'ont aucune portée de sens. Ils sont, pour le lapsus, réduit par la métaphore informatique à une erreur de connexion, pour le rêve, au traitement nocturne et parasite de l'information, et de façon générale pour la dimension des symptômes, ils sont reconduits à leurs seuls *effets* (j'insiste) sur la chimie du cerveau. C'est ici que notre thèse, que l'inconscient et le cerveau n'ont rien en commun, rappelle l'urgence à maintenir et à cerner le champ d'un autre réel. Qui n'a lui rien à voir non plus, avec ce que les neurosciences pensent isoler maintenant comme le « nouvel inconscient » et qui regrouperait les processus mentaux relevant de l'activité cérébrale qui se déroulent sans que l'on en ait... conscience, et qui sont multiples. Lacan nous l'a suffisamment rappelé, l'inconscient de la psychanalyse ne relève pas de ce qui n'est pas conscient. Nous sommes donc convoqués à préciser ce que nous entendons par inconscient en psychanalyse. C'est ce que le congrès développera.

Repartons déjà du lapsus. Prenons-le comme paradigme de ce que Lacan a appelé les *formations de l'inconscient*. Il peut bien arriver que vous fassiez un lapsus, et que vous le considériez comme relevant d'une simple erreur. Il en va même ainsi de la majorité des lapsus. Mais il peut aussi arriver que, dans son surgissement, en travers de ce que vous aviez l'intention de dire, ce qui trouve à se dire *par* et *dans* le lapsus, parle. Que votre lapsus *vous* parle, comme il se dit dans le langage courant. Que, pour vous, il porte une charge de signification. Qu'il vous dit quelque chose. Ça vous *dit* quelque chose. Ou plutôt que, ça, par le lapsus, trouve à se dire. Il vous parle, non pas en disant dans l'erreur du lapsus, dans le mot qui surgit à la place d'un autre, ce que vous voulez « vraiment ». Lacan nous a suffisamment mis en garde contre la tromperie de l'effet de sens. La psychanalyse n'en rajoute pas sur le sens, qui toujours foisonne. Mais que dans le lapsus, dans la bévue de l'intention de ce que je voulais dire, ou, si on se situe dans le champ général du symptôme, dans le trébuchement de mon « comportement » – et ce quelle qu'en soit la cause – se crée un trou, une faille, un écart, Lacan parlera d'une *division*, qui ouvre à la question de ce que je *veux vraiment*. Bref, qu'il ouvre par sa surprise, par sa non-maitrise, à une question sur l'être. Cet événement-là, la psychanalyse y situe l'inconscient. L'hypothèse psychanalytique de l'inconscient, c'est la rencontre subjective avec l'événement, comme le dit Jacques-Alain Miller, qu'on en dit toujours plus quand on parle que ce qu'on dit. C'est précisément là que la psychanalyse, avec son hypothèse de l'inconscient, suppose un *sujet* : dans ce surgissement d'un dire ou d'un symptôme qui signe, subjectivement, la sensation que s'ouvre, qu'y perce une signification sur mon être – de moi et pourtant à moi-même inconnue ou rebelle. Un sujet où dans ma parole-même, à *travers moi*, ça parle, et que trouve par-là à se dire et à s'ouvrir un savoir sur – comme Éric Laurent le précisais ici même dans ce local de l'ECF lors d'une soirée sur le rêve – où j'en « suis dans mon rapport au désir et à la jouissance » –

ce qui donne d'ailleurs la dimension sexuelle à l'inconscient, sur laquelle il importe d'insister et de ne pas céder. C'est à la fois un savoir sur une vérité déjà-là, puisqu'elle *produit* en quelque sorte la formation de l'inconscient : à savoir une faille dans la question de mon désir et de mon mode de jouir. Mais ce savoir est néanmoins à construire, par exemple dans la cure analytique, il doit *advenir* – pour autant qu'on ne soit pas indifférent à l'hypothèse freudienne, pour reprendre une phrase de Jacques-Alain Miller.

Je demandais quelle était l'urgence d'insister sur cette dimension non commune entre le cerveau et l'inconscient. C'est que cette hypothèse de l'inconscient emporte des enjeux épistémologiques, éthiques, cliniques et politiques majeurs. L'hypothèse et le réel des neurosciences fait taire le symptôme. Il ne parle pas pour eux et n'a aucune espèce de signification. Aucun savoir ne lui est supposé. Sa cause se situe au niveau de l'organique. Son réel se situe-là. L'hypothèse de l'inconscient cerne un autre réel. La cause du symptôme fut-elle même organique, l'inconscient concerne le réel de l'effet-retour que la présence du symptôme signe et ouvre quant à l'interrogation sur mon être. Il est donc à situer dans le registre de la vérité. Nous logeons-là un autre type de causalité, qu'on pourrait dans un premier temps appeler causalité psychique. Lacan avait d'ailleurs très tôt tenté de l'approcher au regard de la causalité organique comme, en reprenant le terme à Henry Ey, « la réaction de la personnalité », tout en considérant que ce n'était pas suffisant – c'est-à-dire *sa position de sujet ; du sujet de l'inconscient*, par rapport au réel du corps, c'est-à-dire sa *réponse*. C'est là que se situe la dimension proprement psychique du symptôme. Ce qui lui donne une *responsabilité* et une *parole*, que la causalité organique lui dénie. Certes, faut-il peut-être au moins un cerveau en état de marche pour cela mais, si tout est loin de relever de l'inconscient, la dimension du sujet, tel que nous l'appréhendons, n'est en rien réductible au neuro-réel. Ce dernier n'en est, si l'on veut,

que la condition.

La psychanalyse est une pratique. Cette dernière a démontré – et il faudra qu'on continue à le démontrer – que, l'être humain étant un être parlant, nombre de ses symptômes répondent *de* et à la logique de la parole et du langage. Que la causalité psychique est en fait – c'est la démonstration de Lacan après Freud – une causalité langagière. Que la parole et les effets de significations qu'elle emporte engendrent à la fois la spécificité humaine de nombre de symptômes, et qu'une pratique qui se fonde, comme la psychanalyse, d'un juste rapport à la parole et à ses effets est la seule à même de les appréhender.

Nous pouvons prédire que vouloir l'ignorer, par choix ou par rejet, engendre et engendrera hélas toujours plus d'effets-retours, disons, *fâcheux* dans le réel.

[\[1\]](#) Texte issu d'une intervention à l'après-midi préparatoire au Congrès Pipol 9, « Irréductibilité de l'inconscient, une suppression manquée », organisée le 25 Mai 2019 par l'ECF et la direction du Congrès Pipol 9.